

NUMÉRO DU CAHIER : 11

CHERCHEUR : Annie MÉJEAN

COTE N.A.Fr. : 16 651

DATE : février 1978

Nombre de feuillets	69
Cahier rédigé à l'endroit	X
Cahier rédigé à l'envers	
Partie rédigée à l'endroit	
Partie rédigée à l'envers	
Feuillets restés vierges	néant
Feuillets arrachés et découpés	néant
Inscriptions sur couverture et pages de garde	néant

SOMMAIRE

1. Angoisse et découragement du narrateur (1 r° - 4 r°).

- a) Effroi devant la lourde tâche que c'est de vivre: la conscience de cette vérité s'ajoute à cette vérité même. Fausse idée que l'on a de soi-même; vertige de voir comme on est loin de son propre passé (1 r°).
- b) La mort de l'esprit est la seule mort. Valeur de la vie quand on garde la conscience de l'oeuvre à accomplir (2 r°).
- c) Plaisir de penser à la princesse de Talaman et à la duchesse de Guermantes comme à d'exactes contemporaines; leur relative jeunesse rassure le narrateur (3 r°).
- d) Doute sur la nécessité de l'oeuvre à créer (3 r° - 4 r°).
- e) Le narrateur quitte l'hôtel de Guermantes (4 r°).

2. Le côté de Guermantes (7 r° - 19 r°).

- a) Préparatifs de la promenade rituelle. Particularité de la rue des Perchamps: son école «restituée» par la pensée; images du Combray d'autrefois (7 r° - 9 r°).
- b) Charme des promenades du côté de Guermantes. On y suit toujours le cours de la Vivonne; un mystérieux pêcheur au chapeau de paille; les ruines du château de Combray; les boutons d'or; leur attrait d'inutile beauté (9 r° - 10 r°).
- c) Le jeu des carafes dans la Vivonne. Les tétards. Le cours de la Vivonne obstrué par des plantes (11 r°).

d) Guermantes semble inaccessible au narrateur. Les sources de la Vivonne. Existence réelle du duc et de la duchesse de Guermantes, opposée à leur image qui s'impose avec insistance, sur la tapisserie dans la sacristie de l'église ou dans le reflet de la lanterne magique, image baignée dans la lumière orangée de la syllabe ante (11 v° et dans la marge). Le vitrail de Charles le Mauvais. Les lis d'eau de Guéranter (sic). Rêve où Madame de Guéranter, soudain éprise du héros, s'intéresse à ses projets littéraires (12 r°).

e) Sentiment intime, immédiat, de ne jamais être écrivain; décision de renoncer à cet avenir littéraire espéré. Découverte de ce qu'il y a de caché sous les choses sensibles (13 r°).

f) Le narrateur rapporte à la maison cette chose inconnue qu'il a ressentie pendant la promenade. Impression causée par les clochers de Martinville: plaisir inexpliqué; surgissement de l'écriture et joie du narrateur (13 r° - 15 r°). Mais le rêve d'aller à Guermantes est bientôt effacé par l'idée que Maman ne viendra pas l'embrasser ce soir-là (15 r° - 16 r°).

g) Le côté de Méséglise et le côté de Guermantes sont les gisements profonds du sol mental du héros: la magie, le pouvoir de ces lieux (17 r° - 19 r°).

3. Apparition de la duchesse de Guermantes (20 r° - 26 r°).

a) Madame de Guermantes doit venir au mariage de la fille du Docteur Percepied (20 r°). Le héros «reconnaît» la Duchesse: sa déception devant une réalité si différente de ce qu'il avait imaginé (21 r° - 22 r°). Mais bientôt son imagination redonne une place exceptionnelle à la femme entrevue (23 r° - 24 r°).

b) Le héros peut s'imaginer que Madame de Guermantes l'aime (25 r°).

c) Madame de Guermantes sort de l'église (26 r°).

4. Exaltation dans la solitude champêtre (27 r° - 30 r°).

a) Désir d'une jeune paysanne; le plaisir soudain que ces images semblent provoquer (27 r° et v°).

b) Particularité de ce plaisir (29 r°).

c) Le héros implore en vain le clocher de Pinsonville de lui envoyer la paysanne désirée (30 r°).

d) Réflexion cynique de l'ami Bloch qui amène le héros à renoncer à ses rêveries amoureuses (30 r°).

5. Plaisir illicite à prononcer le nom de Swann (32 v°).

6. L'oncle Paul (32 r° - 37 r° et 33 v°).

Son petit appartement à Combray. L'origine de sa brouille avec la famille du narrateur: les visites qu'il rendait à son oncle à Paris et son goût pour le théâtre. La visite inopinée de l'enfant, un jour où l'oncle reçoit une actrice.

7. Un fragment écrit en travers du dernier feuillet (69 r°).

«J'éprouvais ces sensations originales auxquelles nous substituons si vite *l'idée abstraite / l'ordre d'un plaisir* l'acte duquel* elles ne sont plus qu'application sans originalité qu'à partir d'un certain âge, excepté le rêve, ou la séparation*».

INVENTAIRE DÉTAILLÉ

1. Angoisse et découragement devant le temps.

a) «Et je sentis ainsi l'effroi de ne pas avoir la force de continuer à maintenir ce long passé assujéti à moi [...] Il n'est pas d'autre temps que celui que nous avons vécu; il est notre vie et nous nous écroulons avec lui.»

Le sentiment d'avoir à vivre. Cette réalité et la conscience que nous en avons nous mine. Erreur de s'identifier à son propre corps, et de se donner la dimension de ses années. Les hommes perchés sur des échasses, courent comme s'ils étaient sur terre, et ils sont pris de vertige à la vue du sommet de leurs années. (Voir Pléiade, *R.T.P.* III, 1046 à 1048).

b) «Sans doute notre corps blessé peut survivre un moment à terre. Mais avec la perte du passé l'esprit a sombré. Or mort de l'esprit ou mort totale c'est tout un [...]. Comme un homme à qui on a confié un message et qui cherche à éviter tout danger.»

Si le narrateur tient à la vie maintenant, c'est qu'il a conscience de l'oeuvre à faire. C'est que son esprit, prisonnier de son corps, doit rester vivant. (Voir Pléiade *R.T.P.* III, 1035, 1037, 1046 et *passim*).

c) «Dans la tristesse et l'effroi de ces préludes sur la cime de mon âge, je pensais à la princesse de Talamant et à

Mme de Guermantes qui avaient [...] et leur corps, au contraire de beaucoup d'autres, diminuaient en moi la tristesse de la solitude.»

Court fragment où le narrateur évoque le plaisir que lui donne l'image rassurante de la princesse et de la duchesse, ses contemporaines.

d) «Hélas, ce n'était pas seulement l'espoir de ne jamais mettre à jour cette oeuvre que le temps venu de songer à moi [...] Je doutais d'abord de la réalité de cette oeuvre parce que j'étais moins jeune et que la mémoire et l'instinct créateur disparaissent avec la clarté des idées...»

Difficulté de s'obliger à recréer ce que nous avons senti, à cause de l'usure du temps. (Voir *Pléiade R.T.P.*, III, 1046).

«De même que quand je vivais trop de la vie du monde, j'aurais été tenté de voir dans la mondanité un péché contre l'esprit et d'attribuer à la solitude que je ne possédais pas une valeur que j'avais reconnue déjà [...] qu'il leur est impossible de déclarer sur la vue de nos bonnes oeuvres si notre conscience a tort de ne pas être au repos.»

Inquiétude du narrateur devant les efforts à faire pour faire surgir le passé, efforts qui ne sont peut-être que le signe avant-coureur de la dégradation de l'esprit; bien que ses amis l'en aient plaisanté, le doute subsiste.

e) «Évitant de dire adieu à la Princesse, je m'acheminai vers l'escalier. Sur le palier du haut, je rencontrai Mme de Montargis [...] elle ne voulut pas avoir l'air d'être avec elle. Je la quittai, je sortis.»

Le narrateur pour éviter Mme de Montargis, lui demande où elle va. Elle lui répond évasivement. Rencontre de Mme de Francheville, impotente. Manège de Mme de Montargis pour ne pas avoir l'air d'être avec sa mère, Mme de Francheville qu'elle trouve ridicule. Le narrateur sort.

2. Le côté de Guermantes.

a) «Quand on voulait aller du côté de Guermantes, c'était une tout autre affaire car la promenade était longue [...] Demain s'il fait beau, nous irons du côté de Guermantes.»

Court fragment sur les préparatifs de la promenade (voir Pléiade, I, 165).

b) «On partait tout de suite après déjeuner par la petite porte du jardin et on prenait la rue des Perchamps [...] Des parties de la fresque que l'humidité a détruite depuis ou ces tableaux de Gentile Bellini qui nous montrent Venise.»

Particularité de la rue des Perchamps liée à son nom et détruite dans le Combray d'aujourd'hui. L'école nouvelle «restituée». Quelques images du Combray d'autrefois subsistent encore dans la mémoire du narrateur. (Voir Pléiade, I, 165).

«Le plus grand charme du côté de Guermantes, c'est qu'on y suivait presque tout le temps la Vivonne [...] Comme quand on explore certaine toile peinte, dans sa simplicité provinciale et populaire, un poétique éclat d'extrême Orient.»

Description des bords de la Vivonne. Le Pont-Vieux. Le sentier de halage. Le mystérieux pêcheur au chapeau de paille qui semble enraciné sous le prunier au feuillage bleu. Les ruines du Château de Combray. Clairefontaines. Martinville. Les terres vassales de Guermantes, ruine d'un passé couché au fond de l'eau. Elle donne au nom du Combray d'aujourd'hui une connotation particulière, de cité enfouie sous les boutons d'or. Ces boutons d'or ont toujours attiré l'enfant par leur inutile beauté (Voir Pléiade R.T.P., I, 166 à 168).

c) «Si on s'arrêtait à regarder les carafes que les gamins mettaient dans la Vivonne pour prendre de petits poissons [...] j'éprouvais la fatigue qu'il y a à identifier une conception jusque là idéale à une réalité matérielle visible.»

Fragment interrompu à la fin d'une page. Description du jeu des carafes dans la Vivonne. Effet de la transparence où le contenant aux flancs d'eau glacée s'oppose au contenu gelé dans un plus grand contenant de verre liquide et mouvant. Les têtards attirés par les miettes du goûter. Les sources de la Vivonne ne sont qu'un petit lavoir. Découragement devant la réalité. (Voir Pléiade, I, 168 à 170).

d) «Il était impossible d'aller jusqu'à Guermantes, mais nous allâmes une fois aux sources de la Vivonne. Mais nous ne pûmes pas pousser jusqu'au terme que j'aurais voulu atteindre, jusqu'à Guermantes [...] comme le vitrail de

Charles le Mauvais dont l'envers de lignes noires était devant moi quand je passais par la rue de l'Oiseau.»

Passage très travaillé avec des ajouts nombreux. Impression de fatigue devant la banalité des sources de la Vivonne. Difficultés à identifier une conception jusqu'alors idéale à une réalité matérielle visible. Guermantes demeure inaccessible. Mais ses hôtes existent réellement, bien que l'enfant ne puisse les imaginer autrement que sur la tapisserie dans la sacristie ou sur le vitrail de Charles le Mauvais. Ou à travers le reflet de la lanterne magique, baignés dans la lumière orangée de la syllabe *ante*. (Voir *Pléiade*, I, 171).

«Puis, quand le curé nous avait parlé de ces belles fleurs, de ces beaux lis d'eau de Guérantes, ce devenait pour moi [...]. Malgré les avis de Bloch, je renonçais à faire des lettres.»

Le narrateur rêve que Mme de Guérantes, éprise de lui, s'intéresse à son avenir littéraire. Inquiétude et tentation de renoncer devant son incapacité à s'exprimer. Long ajout en marge: «ce n'était pas des impressions de ce genre qui pouvaient me redonner confiance dans mon avenir littéraire». (Voir *Pléiade*, *R.T.P.*, I, 172 à 174).

e) «Sur ce sentiment intime, immédiat de mon néant [...] Comme au moment où j'avais senti qu'ils cachaient quelque chose, qu'ils n'étaient qu'une sorte de couvercle.»

Comme le narrateur prend la décision de renoncer à son avenir littéraire, brusquement, il sent sous les choses qui l'entourent, une forme cachée qu'il doit découvrir. (Voir *Pléiade*, I, 178).

f) «Mes parents me parlaient, je sentis que je ne pourrai pas faire ma recherche tranquillement, maintenant [...] Il n'y avait qu'à prendre une allée de chênes bordée de clos, sur l'herbe luisante desquels les formes dessinaient au soleil couchant ou au clair de lune des ombres japonaises.»

Attente puis découverte de l'écriture. L'enfant rapporte à la maison cette chose inconnue qui tressaille en lui puis n'y pense plus. Un jour, le mouvement des deux clochers de Martinville, vue de la voiture qui l'emporte, lui cause un plaisir dont il ne comprend pas tout d'abord la raison. Brusquement, il découvre les mots cachés derrière la trépidation des clochers. A cette découverte, dont il espère qu'elle va lui

apporter l'amitié de la duchesse de Guermantes, il se met à chanter. (Voir Pléiade, I, 178 à 181).

«Je savais que dans un quart d'heure nous serions rentrés et que c'était la règle les jours où nous étions allés du côté de Guermantes [...] ma chambre où déjà ne me voyais pas la pensée. J'aurais voulu mourir.»

A cette joie succède l'angoisse de savoir que, comme la promenade a été longue, sa mère ne viendra pas l'embrasser dans son lit. (Voir Pléiade, I, 182-183).

g) «... et c'est du côté de Guermantes que j'ai appris à distinguer les états qui se succèdent en moi, quelquefois se partageant chaque journée, contigus et pourtant indiscernables, que je ne peux même plus comprendre ni me représenter dans l'un ce que j'ai désiré ou redouté ou accompli dans l'autre [...] que par les soirs d'été, le ciel harmonieux gronde comme une bête fauve et que chacun s'attriste de l'orage, c'est au côté de Méséglise que je dois de rester seul en extase à respirer à travers le bruit de la pluie qui tombe l'odeur d'invisibles et persistants lilas.»

Longue réflexion sur les lieux magiques que sont le côté de Guermantes et le côté de Méséglise, foyer de la sensibilité du narrateur. C'est à eux qu'il doit encore aujourd'hui de percevoir intensément un parfum d'aubépine, le crissement du sable sous les pieds, une bulle de pluie sur l'eau de la Vivonne. Ils sont, malgré leur imperfection, l'essence de la réalité et opèrent encore sur certains lieux, certaines personnes auxquels ils donnent une coloration particulière. (Voir Pléiade, R.T.P., I, 183 à 186).

3. Apparition de la duchesse de Guermantes.

«Un jour, ma mère me dit: «Puisque tu parles toujours de Madame de Guermantes, comme le docteur Percepied l'a bien soignée, il y a deux ans, elle viendra à Combray pour le mariage de sa fille [...] Il ne peut y avoir qu'une seule femme qui lui ressemble: c'est elle!»

Au mariage de la fille du docteur Percepied, l'enfant reconnaît la duchesse de Guermantes dans la dame blonde, grande, avec un bouton sur la lèvre. (Voir Pléiade, R.T.P., I, 174-175).

«La duchesse de Guermantes, ce n'est que cela! Cette femme si réelle n'est pas de la même nature que l'image imprégnée, à volonté, dans les rêves, de la couleur orangée...»

Désillusion devant cette femme qui n'a aucune ressemblance avec la duchesse de Guermantes rêvée. (Voir *Pléiade, R.T.P., I, 175*).

«Puissants avant Charlemagne, les Guermantes avaient droit de vie et de mort sur leurs vassaux... elle descend de Geneviève de Brabant. Elle ne connaît ni ne veut connaître personne ici [...] au tapis de laine rouge qu'on avait étendu par terre pour la solennité et sur lequel Mme de Guermantes s'avavançait en souriant, un épiderme de lumière, un velouté presque rose, une sorte de tendresse [...] Cette nuance rose, à la fois vive et douce, joyeuse et tendre, qui fait comprendre que Baudelaire ait pu en parlant du son de la trompette, allier au mot allégresse l'épithète de délicieux.»

Authenticité des Guermantes qui existent depuis si longtemps. L'imaginagion du narrateur, un instant déroutée par la réalité, replace bientôt la duchesse hors du commun. Il lui semble même qu'elle l'aime et qu'elle sera triste le soir à Guermantes à cause de lui. Il la voit sortir de l'église dans une apothéose de lumière. (Voir *Pléiade, R.T.P., I, 176 à 178*).

4. Exaltation dans la solitude champêtre.

«Parfois à l'exaltation que me donnait la solitude s'en ajoutait une autre que je ne savais pas en départager nettement, causée par le désir qu'une paysanne parût devant moi et que je pusse la serrer dans mes bras [...] et pour sa prédilection pour nous que nous mesurons aux bienfaits, au bonheur dont elle nous comble.»

Charme de la solitude champêtre d'où naît le désir d'une paysanne issue du paysage. Expérience du plaisir soudain qu'il en résulte. Ambiguïté des sentiments. (Voir *Pléiade, R.T.P., I, 156 à 159*).

«J'avais beau implorer le clocher de Pinsonville d'envoyer sur mon chemin quelque enfant de ce village [...] et n'était plus qu'un cadre conventionnel et étranger, pas plus que la fiction d'un roman n'a de rapport avec le wagon où le voyageur le lit pour tuer le temps.»

L'enfant implore vainement le clocher de Pinsonville de lui envoyer quelque jeune personne. De rage, il frappe les arbres et ne peut se résigner à rentrer à la maison. Comme son ami Bloch lui promet des situations plus confortables, il renonce à ces rêveries bucoliques.

5. Plaisir illicite à prononcer le nom de Swann.

«... délicatesse, pour un simple ami. Toute la vie galante, toute la volupté que je mettais sans cesse dans le nom de Swann, je les retrouvais alors qu'ils les prononçaient [...] Et j'étais malheureux comme si je les avais maîtrisés et pervertis.»

Plaisir illicite à prononcer le nom de Swann. Le narrateur n'ose pas parler de Gilberte. Subterfuge pour amener les parents à prononcer le nom de Swann. Il prononce le nom des milliers de fois. Confusion devant l'intensité du plaisir de l'avoir fait prononcer aux parents. Il détourne la conversation par discrétion. (Voir Pléiade, *R.T.P.*, I, 144).

Petite note en marge:

«Sa flèche au fond avait été mon seul compagnon dans le petit cabinet, sous les toits, dans ces...»

6. L'oncle Paul.

«Avant de monter tire dans ma chambre, j'entrais autrefois embrasser mon oncle Paul, le frère de mon grand'père [...] Deux heures et quart, que le valet de chambre répétait avec étonnement, mais sans discuter: «Deux heures et quart? Bien... je vais le dire...»

Description du petit appartement, fermé maintenant que l'oncle ne vient plus à Combray à cause d'une brouille. Visites habituelles chez l'oncle Paul à Paris. Le rituel du repas et de la question du valet de chambre. (Voir Pléiade, *R.T.P.*, I, 72-73).

«A cette époque, j'avais l'amour du théâtre, amour platonique car mes parents m'avaient promis d'y aller [...]

J'entendais mon père dire à ma mère: «une amie de ton oncle...».

Le goût de l'enfant pour le théâtre. Les rêves offerts à son imagination par la colonne Morris. Les conversations entre camarades portent toutes sur les acteurs. Trouble ressenti par l'enfant à la vue d'un visage d'actrice à travers la glace d'un coupé. L'enfant apprend, en écoutant les conversations de ses parents, que son grand oncle connaît beaucoup d'actrices. (Voir *Pléiade, R.T.P., I, 73-74*).

«Une fois que j'étais allé voir mon oncle et que ce n'était pas le jour habituel [...] Mon oncle était en vareuse comme d'habitude... Sur la table... Les massepains et les mandarines...» (fragment interrompu).

Le narrateur fait une visite inhabituelle à son grand oncle. Il le trouve en compagnie d'une dame en rose qui doit être une actrice. La dame supplie l'oncle de laisser entrer l'enfant qui «ressemble tant à sa maman». Finalement, l'oncle cède.